

SYLVIE FREYERMUTH, DIANA MISTREANU
et TIMEA GYIMESI

Introduction : À l'épreuve de l'empathie

Si la notion d'empathie émerge à la fin du XIX^e siècle, notamment à travers le concept d'*Einfühlung* que l'on doit au philosophe allemand Robert Vischer (1873), ses racines philosophiques remontent à l'Antiquité, comme en témoigne la présence du souci de l'autre dans la philosophie socratique ou celle des stoïciens. Cette attention portée à autrui se nomme de manière diverse au fil des siècles et suscite nombre d'interrogations quant à sa nature et son fonctionnement.

Dans son article de 2013, « Empathie et amour du prochain. Réflexions interdisciplinaires entre psychothérapie et anthropologie théologique », le théologien chrétien et professeur émérite de dogmatique Alexandre Ganoczy (2013, 102) rappelle le changement de paradigme mis en évidence par Hochmann (2012), à savoir le déplacement de l'attention portée à autrui en la personne de Dieu jusqu'au XVII^e siècle, vers celle de l'humain à partir du siècle des Lumières. Afin de mettre l'accent sur le caractère crucial de cette attention portée à autrui, Ganoczy (2013, 102) reformule la position de l'évêque irlandais George Berkeley (1710) en affirmant : « [T]oute connaissance fondée doit avoir un caractère altruiste, nous dirions aujourd'hui "intersubjectif" » et de renvoyer à Hochmann (2012, 225) qui déclare : « En attendant, c'est à la religion et à la philosophie morale qu'il appartient de maintenir vivante la tradition de l'amour du prochain et du respect d'autrui dans la ligne de l'impératif catégorique kantien, en partie inspiré par la réflexion des philosophes écossais et de Jean-Jacques Rousseau ».¹ En outre, toujours selon Ganoczy, les « déistes » Jean-Jacques Rousseau et Adam Smith d'une part, et le protestant d'obédience calviniste Kant d'autre part, ont montré que la sympathie était la condition préalable à l'existence de l'empathie, ce que défendra ultérieurement Max Scheler dans son ouvrage de 1923, *Wesen und Formen der Sympathie* (2003).

1 Notons que ce dernier nomme « pitié » le souci d'autrui (cf. Rousseau 2011).

Introduite par la prise en compte des émotions – tant dans leur production que dans leurs effets – longtemps bannies notamment sous l’influence du formalisme, la notion d’empathie a pénétré de nombreux champs de la connaissance et de la recherche au point que, le rappellent Raphaël Baroni et Antonio Rodriguez (2017, §1), « nos collègues anglo-saxons considèrent que nous assistons, depuis une quinzaine d’années [soit depuis la fin du XX^e siècle], à un “affective turn” ». Baroni et Rodriguez relèvent, du reste, un phénomène de réhabilitation des émotions dans les études littéraires après qu’elles en eurent été bannies sous la forte pression du structuralisme et du formalisme, (ré)ouvrant ainsi la voie à l’alliance de l’éthique et de l’esthétique concernant l’intérêt porté à ce que fait au lecteur la littérature.

Si les chercheurs anglo-saxons consacrent leurs travaux aux émotions depuis environ trente ans, la France s’est particulièrement attachée à ce champ d’investigations au cours de la deuxième décennie de ce siècle. Et le nombre de disciplines qui traitent de la question de l’empathie est tel que Pauline Hachette (2020) a emprunté à Laurent Loty le terme d’« indisciplinarité » pour désigner cette convergence d’intérêt pour le sentiment empathique. Elle explique avoir elle-même « [été] conduite à prendre en considération de nombreux champs disciplinaires extra-littéraires, voire extra-discursifs, et à interroger leur pertinence dans l’analyse des phénomènes passionnels des écritures dites littéraires » (2020, §2). Pour Hachette, l’indiscipline constitue une « dynamique d’échappée aux ornières et inerties méthodologiques » (2020, §6), qui subsume l’inter-, la pluri-, et la trans-disciplinarité. Par exemple, les études littéraires cognitives et les humanités médicales explorent les liens entre la lecture de fiction et l’empathie,² proposant entre autres de nouveaux cadres théoriques pour l’étude de la rhétorique de l’empathie dans les textes fictionnels.³ Ceux-ci ont pu prendre appui sur les travaux en psychologie et neurosciences cognitives consacrés à l’empathie et à la théorie de l’esprit durant les années 1990-2000 (années qui furent du reste proclamées « décennie du cerveau » aux États-Unis), comme en atteste la découverte des neurones-miroir, en 1992, par l’équipe de Giacomo Rizzolati, neurones aux fonctions controversées depuis, notamment par Jean Decety.

Dans cette perspective, on peut notamment citer les travaux de Béatrice Bloch (2010, 341) portant sur la littérature ; ils font appel aux théories de neuroscientifiques tels que Mark Wheeler, Donald Stuss et Ende Tulving (1997)

2 Cf. Mar, Oatley, Hirsh, dela Paz et Peterson 2006 ; Garden 2007.

3 Voir notamment le travaux de Suzanne Keen (2006 ; 2007 ; 2008).

pour expliquer la capacité du lecteur à éprouver des « quasi-sensations » ; cette aptitude relève de la « mémoire procédurale » (mémoire sensorielle de travail) dont chacun dispose et qui permet de se rappeler ses expériences corporelles. De la sorte, le lecteur parvient « à se “promener dans l'état d'esprit impliqué, comme s'il était face à une véritable expérience, mais tout en gardant la conscience que l'expérience n'est pas réelle » (Bloch 2010, 340). La chercheuse met en évidence la capacité que nous avons « à projeter fictivement notre corps et nos réactions sensorielles et, donc, émotionnelles dans cet univers autre » qu'est la littérature (Bloch 2010, 340). Ces approches qui recourent aux neurosciences ont mis en évidence le rôle des émotions vécues dans l'intrication du corps et de la pensée, permettant, entre autres, un apprentissage social.

À côté de ce nouveau lien tissé entre fiction et effets produits, la philosophie politique milite pour le renouvellement du rapport à l'autre afin de « réparer le monde », pour emprunter à Corine Pelluchon (2020) sa célèbre expression qui n'a pas manqué de susciter des échos littéraires. Déjà en 2017, dans ses travaux théoriques sur la littérature contemporaine, Alexandre Gefen mettait en évidence le désir des écrivains de prendre soin du monde, comme l'évoque, entre autres, le titre de l'ouvrage de Maylis de Kerangal (2014), *Réparer les vivants*, qui implique d'éprouver de l'empathie envers ces derniers. On peut encore évoquer la rhétorique d'Andreï Makine, dont l'œuvre est traversée, dans une veine prophétique, par la nécessité de régénérer le vivant en transformant le rapport au monde du lecteur, envisagé dans une perspective transculturelle et transnationale. Dans ses écrits journalistiques cependant, cet auteur fait preuve d'une empathie sélective selon laquelle dénoncer les crimes des dirigeants politiques dépourvus d'empathie « ne résoudra rien » (Makine et Devecchio 2022, 18), ce qui pose des questions sur les ressorts culturels et politiques à l'œuvre dans nos rapports, empathiques ou non, avec l'autre.

Cet intérêt pour l'empathie, à présent bien implanté dans divers domaines de recherche, nous emmène par exemple Outre-Atlantique, et nous intéresse au sort des habitants autochtones des territoires colonisés. Ainsi, l'auteure québécoise Juliana Léveillé-Trudel crée une œuvre qui se propose d'être « une porte d'entrée »⁴ dans le monde des Inuits, afin de favoriser non seulement une réconciliation mais aussi une prise de conscience de leur mode de vie et, par-dessus tout, de

4 L'expression appartient à l'écrivaine, qui l'a utilisée lors de la rencontre organisée avec elle par Diana Mistreanu et Tímea Gyimesi à l'Université de Szeged le 13 mai 2021, sur Zoom.

leur humanité, dont un passé injuste et douloureux a pu facilement se passer. De la même façon, dans son travail littéraire et artistique, Audrey Wilhelmy, québécoise également, se fixe pour objectif de « placer le lecteur dans une position d'empathie forcée, afin d'éventuellement transformer sa manière d'appréhender le monde » en l'amenant à « prendre conscience que [ce dernier] est plus compliqué qu'il n'y paraît, et que les actions de chacun sont inscrites dans un écosystème très vaste d'apprentissages, de socialisations, de convictions, etc. ».⁵

La poésie peut également être considérée comme l'expression d'une relation empathique à autrui. En ce qui le concerne, le jeune poète français Simon-Gabriel Bonnot conçoit le domaine poétique comme un espace privilégié qui, lorsqu'il « n'a pas été vidé de toute sa sensibilité, au prix d'une prétendue – et inatteignable – “objectivité” », permet de « se lier charnellement à ce qu'on lit ; de s'y ouvrir, non seulement spirituellement, mais aussi biologiquement – biologie et spiritualité n'étant pas, d'ailleurs, fondamentalement éloignées l'une de l'autre, ni même [...] vraisemblablement dissociables ».⁶

De leur côté, les paradigmes animalier et écologique, qui ont vu naître des travaux aussi fructueux que ceux de Pierre Schoentjes (2020), Anne Simon (2021) ou Chiara Mengozzi (2018), interrogent notre rapport au non-humain, mettant en question notre capacité à l'empathie envers le vivant qui ne nous ressemble pas. Sur ces brisées, les écrivains Jean Rouaud et Nathalie Skowronek ont créé « Les rencontres de Puyméras », qui « ont l'ambition de réunir écrivains, penseurs, témoins et acteurs locaux autour des questions environnementales ».⁷

Ces exemples montrent que l'on a vu émerger une mutation dans notre conceptualisation de l'autre, qu'il soit humain, animal ou végétal. Toutefois, la définition de l'empathie reste problématique, la notion n'ayant cessé d'être repensée depuis qu'elle a fait son apparition dans le champ des sciences humaines et sociales. Aussi, ce volume, fruit d'un colloque coorganisé par les Universités de Szeged, du Luxembourg et de Passau du 24 au 26 novembre 2023, et réunissant les contributions de chercheuses et chercheurs issus de huit pays, se propose-t-il de poursuivre, dans l'espace francophone, la recherche collective en études litté-

5 Réflexions partagées avec Timea Gyimesi dans un échange sur la question de l'empathie dans les arts et la littérature.

6 Bonnot Simon-Gabriel (2023) : inédit sur la question du lien entre poésie et empathie.

7 Jean Rouaud et Nathalie Skowronek : « Les rencontres de Puyméras », <https://www.lesrencontresdepuymeras.com/?fbclid=IwAR3zS4ud0rhKSwW0QrAGwQWgrvVEvVt73y8W8KL-9HmQoaVecj802uORBLyU> [17/09/2022].

raires cognitives (cf. Lavocat 2016 ; Freyermuth et Mistreanu 2023). Il s'inscrit dans la lignée de travaux interrogeant la complexité des liens entre art et empathie, qu'il problématise à travers un double fil rouge.

Dans un premier temps, les contributions réunies ici explorent les représentations de l'empathie dans l'art et la littérature, produites dans les cultures contemporaines d'expression française. Le corpus couvre ainsi un vaste territoire géographique, social et politique qui comprend non seulement la France mais aussi la Belgique, le Québec et la Côte d'Ivoire, auxquels s'ajoutent parfois, dans une perspective comparative, des parallèles avec les créations littéraires ou artistiques hongroises (Horváth), allemandes (Hertrampf) ou américaines (Pál). De même, l'exploration des illustrations de l'empathie couvre, souvent dans une perspective inter- ou transmédiatique, une large palette de genres et de disciplines, allant du roman à la poésie et à l'essai autothéorique, et de la littérature à la cinématographie, à la photolittérature, aux arts de la scène, aux arts plastiques et au design. Dans un second temps, cet ouvrage a également une portée théorique, se proposant d'examiner l'applicabilité et les limites des travaux et outils portant sur l'empathie et fournis par des disciplines aussi diverses que les sciences cognitives, la théorie de l'art, la traductologie, la philosophie, l'esthétique et la théorie littéraire et narrative. L'outillage théorique et méthodologique évoqué dans ces pages est riche et stimulant. Il englobe les travaux des premiers penseurs allemands (Theodore Lipps et Robert Vischer, et avant eux, Friedrich Theodor et Herder) à avoir employé les notions traduites plus tard par « empathie » (le nom *Einfühlung* et le verbe *einfühlen*), il fait également appel aux notions plus anciennes similaires à celle d'empathie et traversant la philosophie occidentale d'Aristote à Gilles Deleuze et Félix Guattari, en passant par Rousseau, de même qu'aux travaux récents en neurosciences affectives de Jean Decety ou de Lisa Feldman Barrett, à la philosophie morale de Cora Diamond et de Martha C. Nussbaum, à la philosophie politique et éthique de Judith Butler, à la théorie du *care* développée, entre autres, par Carol Gilligan, Joan Tronto, Sandra Laugier, Corine Pelluchon et Alexandre Gefen, et à la théorie de l'empathie narrative de Suzanne Keen.

Ces réflexions constituent le résultat d'un colloque trinational organisé à l'Université de Szeged en novembre 2023 et issu d'une collaboration entre cette université, l'Université du Luxembourg et l'Université de Passau. Les contributions sont réparties en quatre volets. Le premier, intitulé « Empathie et éthique du *care*. Enjeux théoriques », comprend quatre textes problématisant la relation

entre l'empathie et la théorie du *care*, et analysant la façon dont ce rapport peut contribuer à une meilleure conceptualisation de enjeux empathiques à l'œuvre dans l'art et la littérature. Le texte d'Alexandre Gefen inscrit ainsi le débat sur l'empathie dans le contexte du tournant affectif des études littéraires, alors que celui Timea Gyimesi explore la mise en scène de l'empathie dans le roman *La Mer à l'envers* de Marie Darrieussecq, cherchant à concevoir ce noyau hétérogène qu'est l'empathie comme ce qui fait communiquer la tradition esthétique, la géophilosophie de Deleuze et Guattari, l'éthique du *care* et les recherches récentes en sciences cognitives. La contribution de Diana Mistreanu interroge les liens entre l'autothéorie et l'empathie narrative (dans l'acception de Suzanne Keen), montrant que la production autothéorique peut nous amener à élaborer de nouvelles catégories conceptuelles dans la compréhension de l'empathie narrative. Enfin, Krisztina Horváth examine, dans une perspective diachronique et à travers l'éthique du *care*, la représentation littéraire de la figure féminine de la bonne.

Le deuxième volet est intitulé « Empathie, intermédialité et arts visuels ». Il explore, sous un angle intermédial, la mise en scène de l'empathie dans la littérature, le film, les arts plastiques et le design. La contribution de Judit Karácsonyi analyse ainsi la relation entre littérature et cinéma dans *Les Larmes* d'Olivia Rosenthal. Celle de Gyöngyi Pál explore, s'appuyant sur l'illustration des émotions, le fonds commun d'humanité présenté dans la photolittérature, alors que le texte de Barbara Bourchenin apporte un éclairage des présences spectrales dans l'œuvre de Sophie Calle. De son côté, Jael Violant Romero González étudie le théâtre de Wajdi Mouawad, interrogeant l'usage que l'auteur fait de la peinture et de la musique pour susciter une empathie envers ceux qu'il serait censé déconsidérer ou haïr. Emmanuel Plasseraud propose une analyse comparative de deux films français créés à un demi-siècle de distance, *Mais ne nous délivrez pas du mal* (1971) de Joël Séria et *Le Bal des folles* (2021) de Mélanie Laurent, s'intéressant aux mécanismes utilisés pour créer de l'empathie vers la figure de la jeune femme rebelle. Vera Gajiu interroge la possibilité de représenter l'horreur, examinant les dessins du peintre français Boris Taslitzky, déporté à Buchenwald et qui nous a légué un troublant témoignage de la vie des camps, alors que Claire Azéma et Céline Domengie explorent les liens entre l'empathie et l'art du design, à travers l'œuvre théorique d'Étienne Souriau, respectivement le projet esthétique et philosophique du *Poïpoïdrome* de Robert Filliou et Joachim Pfeufer, réfléchissant ainsi sur l'empathie à l'œuvre dans la création d'objets, et sur celle participant de la création d'un projet d'installation artistique.

Le troisième volet, « L'imaginaire linguistique, les limites et les troubles de l'empathie », réunit cinq contributions autour de deux thèmes centraux : les limites, le fonctionnement et les troubles de l'empathie d'un côté, et le rapport entre l'empathie et le style d'un autre. À travers une analyse comparative de l'œuvre poétique de Simon-Gabriel Bonnot et de l'écriture romanesque de Jean Rouaud, Sylvie Freyermuth retrace ainsi les liens entre la représentation littéraire de l'empathie et les mécanismes à l'œuvre dans le texte faisant appel à l'empathie du lecteur. Articulant l'analyse littéraire et la médecine narrative, Simona Jişa examine la mise en scène des relations familiales perturbées et régies par la pathologie individuelle dans *Le Fou d'Omar* d'Abla Farhoud. De son côté, Hélène Rufat s'intéresse aux convergences entre l'usage du fragnol et l'empathie dans le roman *Pas pleurer* de Lydie Salvayre, alors que les deux dernières contributions de ce volet examinent les marqueurs stylistiques de l'empathie dans le cycle *Soifs* de Marie-Claire Blais (Eugénie Matthey-Jonais) et dans *D'autres vies que la mienne* d'Emmanuel Carrère (Eva Chaussinand).

Le dernier volet englobe sept contributions réunies autour de la relation entre l'empathie et les dimensions narratives des œuvres littéraires. Andrei Lazar étudie les liens entre l'empathie et la construction identitaire dans le roman de l'écrivain belge francophone Jean Marc Turine, *La Théo des fleuves*, alors que Julie Minas analyse les mêmes mécanismes, et le rapport entre construction de soi et engagement politique, chez Lola Lafon. La contribution de Despina Jderu examine, à travers le prisme de l'empathie, les récits de deuil de la littérature française contemporaine, et Edit Bors offre un éclairage des oraisons funèbres, appuyant son analyse sur le roman *Allah n'est pas obligé* d'Ahmadou Kourouma. Le texte d'Antoaneta Robova se fixe pour objectif de retracer les techniques scripturales suscitant de l'empathie – et le succès de ses livres – chez l'auteur tout aussi notoire et lu que contesté et controversé qu'est Éric-Emmanuel Schmitt. Anikó Ádám, en ce qui la concerne, problématise dans sa contribution les liens entre empathie et traduction, s'intéressant notamment aux traductions en hongrois de *L'Étranger* d'Albert Camus. Enfin, le texte de Marina Ortrud M. Hertrampf est centré sur les mécanismes empathiques à l'œuvre dans les littératures postmigrantes d'inspiration autobiographique, la chercheuse dressant une analyse comparative de l'œuvre de jeunes écrivaines contemporaines françaises et allemandes. Pour clôturer le volume, les poèmes de Simon-Gabriel Bonnot constituent une invitation à une lecture empathique de ses créations inspirées, entre autres, par le séjour du jeune poète en Hongrie de novembre 2023.

La multitude des références, théories, questions et problèmes réactualisés, posés et débattus dans cet ouvrage afin d'analyser et comprendre la relation entre art, littérature et empathie rend compte non seulement de l'interdisciplinarité (voire de l'« indisciplinarité ») et de l'envergure théorique de ce volume, mais aussi – et surtout – de la complexité des phénomènes examinées, qui exigent de la recherche en littérature qu'elle fasse un détour par les outils mis à sa disposition par d'autres domaines du savoir, et développe, repense et questionne ainsi les outils dont elle dispose. La richesse – fût-elle éclectique – de ce livre s'organise autour de la force centripète de l'empathie, une fonction cognitive et affective fondamentale au fonctionnement des relations interhumaines, de même qu'une notion longtemps débattue, mais qui, en dépit d'un relatif consensus sur son importance, continue à poser des questions dont la recherche n'a pas encore élucidé les réponses. En même temps, d'une contribution à l'autre, notre ouvrage fait résonner en contrepoint une idée qui constitue la ligne de force et la motivation principale de notre travail de recherche en littérature. Il s'agit du fait que, alors que nous sommes confrontés à la complexité des débats et des phénomènes liés à l'empathie humaine, l'art, y compris l'art littéraire, se constitue par excellence comme un terrain de mise en scène, de réflexion, d'interrogation et d'exploration du propre de notre empathie, de ses manifestations et de ses limites – et partant, de notre humanité. Autrement dit, même si à l'épreuve de l'empathie, la recherche n'a pas encore dit son dernier mot, l'art continue, d'une création à l'autre et d'une génération à la suivante, à mettre notre empathie à l'épreuve.

Bibliographie

- Baroni Raphaël et Antonio Rodriguez ([2014] 2017) : « Instruire par les émotions : Théorie et didactique littéraires », *Études de lettres* 1, 7-16, <http://edl.revues.org/600> [20/12/2024].
- Bloch Béatrice (2010) : « La construction de l'émotion chez le lecteur. Immersion et persuasion esthétique », *Poétique*, 3/163, 339-348.
- Bonnot Simon-Gabriel (2023) : inédit sur la question du lien entre poésie et empathie.
- Freyermuth Sylvie et Diana Mistreanu (dir.) (2023) : *Explorations cognitivistes de la théorie et la fiction littéraires*, Paris : Hermann.

- Ganoczy Alexandre (2013) : *Recherches de science religieuse* 1, tome 101, 101-116, <https://doi.org/10.3917/rsr.121.0101> [14/12/2024].
- Garden Rebecca (2007) : « The Problem of Empathy : Medicine and the Humanities », *New Literary History* 38/3, « Biocultures », 551-567.
- Gefen Alexandre (2017) : *Réparer le monde. La littérature française face au XXI^e siècle*, Paris : José Corti.
- Hachette Pauline (2020) : « L'“indisciplinarité” dans l'étude des émotions littéraires », *SHS Web of Conferences* 81, <https://doi.org/10.1051/shsconf/20208103003> [04/01/25].
- Hochmann Jacques (2012) : *Une Histoire de l'empathie*, Paris : Odile Jacob.
- Keen Suzanne (2006) : « A Theory of Narrative Empathy », *Narrative* 14/3, 207-236.
- Keen Suzanne (2007) : *Empathy and the Novel*, Oxford : Oxford University Press.
- Keen Suzanne (2008) : « Strategic Empathizing : Techniques of Bounded, Ambassadorial and Broadcast Narrative Empathy », *Deutsche Vierteljahrsschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte* 82/3, 477-493.
- Kerangal Maylis (de) (2014) : *Réparer les vivants*, Paris : Éditions Verticales.
- Lavocat Françoise (dir.) (2016) : *Interprétation littéraire et sciences cognitives*, Paris : Hermann.
- Makine Andreï et Alexandre Devecchio (2022) : « Entretien avec Andreï Makine », *Le Figaro*, le 11 mars 2022, 18.
- Mar Raymond A., Keith Oatley, Jacob Hirsh, Jennifer dela Paz et Jordan B. Peterson (2006) : « Bookworms versus Nerds : Exposure to Fiction versus Non-Fiction, Divergent Associations with Social Ability, and the Simulation of Fictional Social Worlds », *Journal of Research in Personality* 40, 694-712.
- Mengozi Chiara (2018) : « Aux frontières de l'humanité : (in)efficacité de l'empathie et de l'expérience esthétique », *Romanistika Pragensia* 1/XXII, 165-178.
- Pelluchon Corine (2020) : *Réparons le monde. Humains, animaux, nature*, Paris : Payot & Rivages.
- Rousseau Jean-Jacques ([1755]-2011) : *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Paris : Flammarion.
- Scheler Max ([1923] 2003) : *Nature et formes de la sympathie : contribution à l'étude des lois de la vie affective*, trad. par Maurice Lefebvre, Paris : Payot & Rivages.

- Schoentjes Pierre (2020) : *Littérature et écologie. Le Mur des abeilles*, Paris : José Corti.
- Simon Anne (2021) : *Une Bête entre les lignes. Essai de zoopoétique*, Marseille : Wildproject.
- Vischer Robert (1873) : *Über das optische Formgefühl. Ein Beitrag zur Ästhetik*, Leipzig : Hermann Credner.
- Wheeler Mark A., Donald T. Stuss, et Endel Tulving (1997) : « Toward a Theory of Episodic Memory : Frontal Lobes and Autonoetic Consciousness », *Psychological Bulletin* 121/3, 331-354.